

Alors elle se leva, elle alla chercher le coffret, le cher coffret rempli de roses, elle en prit une autre qu'elle glissa dans le sachet, mais elle se figurait maintenant que le coffret avait été ouvert, toutes les roses palpées, que plus une ne gardait le baiser de Jean, que des doigts chers, mais profanes, l'avaient effacée cette douce empreinte; alors ce fut une torture, et son sommeil fut agité, troublé d'angoisse, de peur folle qu'on prit encore la relique adorée.

Cependant Mme de Breuil, rendue, avait écrit à Jean. Lettres sur lettres allaient à sa poursuite sans le rejoindre dans son voyage vagabond; il passait sans laisser son adresse, n'attendant rien de personne.

Et le déclin de la petite malade était effrayant. Ses nuits devenaient de plus en plus fiévreuses et, dans sa fièvre, sans cesse ces mots revenaient: "Des roses!... des roses!..."



Enfin, un jour—ô triomphe! — Mme de Breuil reçut une lettre avec ces seuls mots:

"Je viens, madame, je viens, et avant moi une corbeille de roses arrivera pour mon Elsa, des roses toutes cravatées de fragile soie verte et toutes emplies de mes larmes et de mes baisers... Oh! elle vivra, elle ressuscitera quand elle verra mes roses!"

—Elsa chérie, réveille-toi, ne dors pas tous les jours ainsi, tu sais, il faut m'écouter, je vais te dire quelque chose qui te fera plaisir.

Mais comment lui dire cela? Non, il ne faut pas nommer Jean: elle parlera des roses qui vont arriver, des belles roses annoncées.

—Quoi donc, maman? balbutie la jeune fille, presque sans ouvrir les yeux, sans sortir de sa torpeur effrayante.

—Eh bien, tu auras des roses, tu en auras beaucoup; c'est l'hiver, il neige, mais il en arrive de Nice aujourd'hui toute une corbeille. Tu verras, quand tu ouvriras la corbeille, tu verras la belle surprise qu'apportent ces roses.

Elle ne soupçonnait pas le bonheur qui lui était réservé; elle eut une grande désolation de songer que sa mère avait commandé ces roses, pensant lui être agréable.

—Pauvre maman! dit-elle, avec un sourire plein de lassitude.

Mme de Breuil sortit, et bientôt elle reparut avec l'immense corbeille.

—C'est toi qui l'ouvriras, chérie, mais sois calme, n'est-ce pas? Promets-moi... Allons, soulève-toi, prends un peu confiance et courage, sors de ton sommeil.

—Oui, maman, bientôt, oui, mais j'ai tellement sommeil... Voulez-vous, maman, un peu plus tard...

—Oh! si tu savais pourtant, Elsa, si tu savais, tu ne tarderais pas ainsi. Je vais t'aider à te soulever, te mettre des oreillers, te soutenir et tu ouvriras la corbeille...

Et sans empressement, avec une fatigue extrême, Elsa obéit: elle se souleva et ouvrit la corbeille miraculeuse.

Aussitôt le doux parfum s'exhala, les couleurs éclatèrent sous les yeux de la jeune fille, et, en même temps, de partout surgirent des bouts de rubans vert tendre, noués à la tige de roses... comme naguère.

Elsa jeta un faible cri éperdu de révolte.

Quoi! on avait profané leur sentiment, si poétique, si ingénu, croyant lui faire plaisir?

Une colère monta en elle comme une grande vague et ses adorables prunelles bleues s'emplirent de détresse.

Mme de Breuil comprit.

—Elsa! Elsa! que crois-tu donc? non, non, ce n'est pas moi qui te donne ces roses, ce n'est pas moi qui les ai nouées de rubans, tu n'as donc pas deviné?

Alors, les exquis prunelles s'emplirent d'extase, les mains frêles éparpillèrent les roses sur le lit, elle les baisa une à une en silence.

—Maintenant, il faut te reposer, Elsa, nous allons mettre les roses dans des potiches et de temps en temps on te les apportera.

Mais Elsa n'était plus qu'une frêle enfant capricieuse, elle se débattit et étendit ses bras sur les roses pour les défendre.

—Non... non... disait-elle haletante, je ne veux pas qu'on y touche, moi seule, maman, moi seule; mettez les potiches ici, j'arrangerai les fleurs.

Elle essaya, mais les forces lui manquèrent et elle faillit s'évanouir.

Elle avait assez de courage, cependant, pour veiller sur son trésor, et sitôt que sa mère faisait un geste pour écarter les fleurs